

CAROLE SEGUIER

**PETIT MEURTRE  
TIRÉ PAR LES  
CHEVEUX**

Roman

M+ ÉDITIONS  
5, place Puvis de Chavannes  
69006 Lyon

## Prologue

*Sophie était appuyée à l'évier, dos à la fenêtre, là où Méryl ne pourrait plus se trouver dorénavant.*

*Elle faisait face à Enzo, la table les séparait.*

*Chacun dans son camp, elle lui lança :*

*– Cet accident t'arrange bien !*

*Enzo ne releva pas. Il feignit l'indifférence et ne se donna même pas la peine de nier.*

*Elle effaça d'un geste rageur la larme qui ourlait le coin de son œil.*

*Elle n'avait plus rien à faire ici.*

*La bête venait d'ouvrir la trappe de son cœur, des années durant elle allait se nourrir...*

# 1

Mercredi 17 novembre 2010,

Ce matin, je ne savais pas que cette journée changerait le cours de ma vie.

Je me présente : je m'appelle Jazie. Je voudrais bien réussir ma vie et comme le dit la chanson, être aimée... Malheureusement pour moi, l'amour a perdu mon adresse. Pourtant, les gens disent que je suis jolie, pétillante, un peu gamine. Mon problème ? Je n'arrive pas à établir une relation durable.

Mais qu'est-ce que je fais, pourquoi je vous parle de cela ? Je ne suis pas sur *Meetic* ou sur un site *Recherche mec désespérément*. Je ne suis pas, en manque d'homme à ce point ?!

Il faut que j'arrête de penser à mes états d'âme quand je suis au boulot. Le seul moyen d'y arriver, c'est de me replonger dans les courriers posés en vrac, là, sur mon bureau.

Mes collègues, eux, s'affairent. Allez, un peu de courage ma fille ! Pourquoi du courage ? Parce que je travaille dans une compagnie d'assurances à Toulouse, au service réclamations et déshérence des contrats vie. Vous voyez, c'était mieux quand je parlais de ma vie sentimentale.

Mais revenons à toutes ces enveloppes qui, sagement, attendent que je les ouvre. Il en est une, de petit format, qui attire mon attention. Elle est faite de ces papiers pour jeunes filles, ma sœur m'en avait offert pour mes quinze ans : « *pour écrire des lettres d'amour à tes chéris* », m'avait-elle dit !

Mes chéris... Ils ne se pressent plus au portillon... Me voilà repartie dans mes errances sentimentales. Je suis incorrigible !

Je saisis ce courrier. Sur le recto, ne figure que le nom de notre entreprise et l'intitulé du service. Rien n'est inscrit au verso.

Le contenu de cette lettre me laisse dubitative.

*Premier indice :*

*En 1985, suite à une mort, vous avez versé de l'argent à tort.*

*Cherchez l'erreur !*

Pas de signature, pas d'en-tête. Je la retourne, rien n'est écrit. J'allume ma lampe de bureau. J'examine cet étrange courrier... Je n'y vois rien de plus.

L'enveloppe a été postée le 13 novembre 2010 de Toulouse. L'écriture est belle, plutôt féminine.

Je tranche l'autre bord pour vérifier qu'il n'y a rien à l'intérieur... il n'y a rien.

C'est la première fois que nous recevons une lettre anonyme.

Est-ce une chance d'avoir été de courrier ce matin ?

Je place le pli, accompagné de son enveloppe, dans mon trieur et finis l'ouverture des autres courriers. J'ai promptement exécuté cette tâche. Le regard de mes collègues me le confirme quand je leur remets leur paquet et qu'ils me voient me hâter pour retourner m'asseoir. Ils doivent se demander quelle mouche me pique.

Je le leur dirai plus tard, car avant de me lancer dans cette aventure, j'ai d'autres priorités à traiter.

La matinée est vite passée. Je mange sur le pouce, la tête pleine de questions concernant cette lettre. Je dois résoudre cette énigme, car c'est bien de cela qu'il s'agit. Je pose cette lettre et commence à réfléchir. Eh oui, cela m'arrive !

Je n'ai que très peu d'éléments. Dois-je prendre au sérieux cette missive ? Oui, évidemment, je ne peux pas la mettre à la poubelle et faire comme si de rien n'était. Ce ne peut pas être une plaisanterie. Il y a un quelque chose qui m'irrite. Que s'imagine celui ou celle qui a écrit ce mot, que ce soit le genre de la maison de payer à n'importe qui, n'importe quoi ?

Il va falloir que j'active mon *sixième sens* qui, je l'avoue, fonctionne bien côté boulot, mais absolument pas côté bellâtre. Il n'y a qu'à voir comment je me plante... Voilà que je m'égare à nouveau !

Je prends de quoi noter et récapitule ce que j'ai comme

éléments. Pas grand-chose à vrai dire...

*Premier indice...* Cela signifie-t-il que je devrais en recevoir d'autres ?

*En 1985 suite à une mort...* Il y a une personne que je nomme *IL* – l'auteur de la missive – qui sait qu'un paiement pour décès a été réglé par ma compagnie cette année-là.

*Nous avons versé de l'argent à tort...* S'agirait-il d'un suicide ou d'une fausse disparition ?

*Cherchez l'erreur !...* Quelle est cette erreur ?

*IL* est-il un bénéficiaire évincé voulant se venger ?

*Le 13 novembre 2010...* Cette date a-t-elle une signification particulière ?

Quant au corbeau, vit-il dans la région ?

Pourquoi nous adresse-t-il cette lettre après vingt-cinq ans ?

Je mordille mon stylo. Je ne vois vraiment pas par où débiter. Et cette lettre anonyme, c'est un peu flippant, je dois bien me l'avouer. Il faut que j'en informe mon chef. Que va-t-il me dire ? De laisser tomber, ou va-t-il se prendre au jeu ?

Je jette un œil en direction de son bureau. Zut !! Il s'est absenté.

Je fixe à nouveau ce courrier, espérant une bribe de réponse à mes interrogations. Que chercher et par où commencer ? Avec le peu d'informations que j'ai, ce n'est pas gagné !

J'adore jouer *l'Agatha Christie*, mais là, j'ai l'impression d'être dans la panade. En plus, j'ai mis mes empreintes partout ! Si, *IL* en avait laissé, je les ai recouvertes. C'est fichu, comme dirait Sacha ! Mais je ne pouvais pas savoir qu'il ne fallait pas que je mette mes pattes sur ce courrier !

J'enfile un gant, même si c'est un peu tard, pour photocopier et glisser chaque pièce dans une pochette plastique et je range le tout. Ce n'est pas la peine de rester plus longtemps. Je mets mon manteau et je descends prendre le métro à la station *Compans-Caffarelli*. Demain, j'y verrai plus clair. Ne dit-on pas que la nuit porte conseil ?



## 2

Jeudi 18 novembre 2010

Que j'ai mal dormi ! C'est cette foutue lettre... J'en suis sûre. Elle est si différente de tout ce que je reçois habituellement !

De ce fait, je remets en question ma façon de travailler. Mais pourquoi est-ce que je perds confiance en moi quand un événement imprévu surgit ? Je chasse vite cette impression. Je vais procéder comme je le fais pour toute réclamation. Ensuite je m'adapterai *au fil de l'eau*.

Plongée dans mes pensées, je pars au travail sans un regard pour mon chat Peuf, sans doute surpris de ce peu d'intérêt.

Sitôt arrivée, je toque à la porte du chef, l'entrebâille et y passe ma frimousse. Relevant la tête, il me fait signe d'entrer.

– Vous voulez me voir Jazie ?

– Oui. Hier nous avons reçu une lettre anonyme.

Il lève un sourcil. Le mot *anonyme* fait son effet. Je lui tends les pochettes. Il s'en saisit, se cale dans son fauteuil et examine minutieusement les documents. Il semble intrigué, car il n'arrête pas, avec son index, de remonter ses lunettes sur son nez. Il pose son regard sur moi, allonge le bras pour que je reprenne les documents et me dit :

– Essayez de voir ce que vous pouvez en tirer.

Alors là, je ne peux pas dire qu'il me soit d'une grande utilité. Déçue, je retourne à ma place. Je suis vexée de ne pas être un brin aidée et mes craintes s'envolent. Il va voir de quoi je suis capable !

Je tape sur Google 1985. Il n'y a aucun article, trop ancien. Je tente sur le site du journal de la Dépêche du Midi. Là aussi, rien. Je lance une extraction des contrats payés suite à décès, en 1985 sur la Haute-Garonne. *Le matos* mouline.

Pendant ce temps je recherche les fabricants de papier à

Toulouse. Les pages jaunes affichent plusieurs sociétés. Une, Adom est proche de mon lieu de travail et cette entreprise est l'une des plus anciennes. Je décide de les joindre.

Après quatre sonneries, la standardiste me répond.

– Adom Diffusion, bonjour !

– Bonjour. Je voudrais connaître l'origine d'un papier. Quelqu'un pourrait-il me renseigner ?

Elle semble un peu sceptique, mais mon insistance finit par payer.

– Je vous passe un de nos ingénieurs.

Pendant ce qui me semble une éternité, une voix en boucle sur une musique ringarde me demande de patienter. Je ne fais que ça, patienter. On va le prendre quand mon appel ?

Au bout de *vingt tours de piste*, je commence à avoir mal à la tête. Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ? Elle a chaussé ses baskets et fait son jogging dans les locaux à la recherche d'un interlocuteur ? Elle reprend enfin la conversation. Mon supplice prend fin. Elle me passe John Sabatié, un ingénieur en production.

Ce monsieur en ligne, je lui expose les faits et lui demande :

– Pensez-vous pouvoir m'aider ?

– Votre demande est particulière, mais je vais voir ce que je peux faire !

Pouvez-vous m'apporter cette lettre ou me l'envoyer ?

– Je peux vous la déposer ce soir vers dix-sept heures.

– Vous savez où l'on se situe ?

– Oui, je travaille sur le boulevard de la Marquette. Encore merci, à tout à l'heure.

Raccrochant le combiné, je me dis que si ce John n'est pas mal, je pourrais l'inviter à boire un verre pour discuter de ce papier. On ne sait jamais ! Mon Dieu, j'en suis là pour trouver un mec ! C'est plutôt désespérant, non ?

L'imprimerie se situe sur le boulevard des Suisses, j'en profiterai pour passer ensuite au commissariat.

Comme je vous l'ai dit, j'ai mes entrées chez les *poulets*. *Sauf leur respect* ! Ils sont affublés de ce sobriquet depuis leur installation sur l'ancien marché aux volailles. C'est Sacha qui m'a confié cette



anecdote. C'est vrai, vous ne connaissez pas Sacha !

C'est mon copain. Non ! Pas mon petit copain. Je n'aurais pas laissé entendre que je recherchais un mec.

Sacha, cinquante-huit ans, un gars qui a raté sa vocation d'amuseur public, pourtant, il a commencé sa carrière en tant que gendarme ! C'est un mélange de Sean Connery et de Jean-Pierre Marielle. Lui préfère de loin Sean à Marielle !

Nous nous connaissons depuis cinq ans. Il avait enregistré ma déclaration de vol de mon vélo. J'étais en larmes, un deux-roues tout neuf. J'ai dû lui faire pitié.

Je crois plutôt qu'il ne supporte pas de voir une femme pleurer. Il a réussi à me faire rire et, la semaine suivante, il m'appelait pour que je vienne reconnaître ma bécane avant *autopsie*, comme il disait.

Il avait mis tous ses copains sur *l'affaire*, comme il la nommait. Et le plus fort, c'est qu'ils avaient réussi à retrouver mon vélo. C'était donc mon sauveur, mon héros. En fait, il lui avait suffi, le dimanche suivant ma déposition, de se rendre à la Basilique Saint-Sernin où se tient le marché aux puces. Là, il avait récupéré mon beau vélo et coffré le voleur. Depuis, nous sommes copains. Il me donne toujours un coup de main sur mes dossiers. Il m'amène à me poser la bonne question et m'oriente dans mes recherches.

Mais revenons-en à mon énigme, car, sur mon écran, le fichier *déqueule* les pages à n'en plus finir.

J'en ai les yeux à la Tex Avery !!!

Je copie la liste de quarante mille contrats, sur un fichier que je nomme *Chercher l'erreur*.

Je lance ensuite la liste Haute-Garonne. Là, je tombe à sept mille contrats réglés. Finalement, c'est moi qui vais vomir, c'est un travail de titan.

Je sens que je me décourage avant d'avoir réellement commencé.

J'éprouve toujours cela lorsque je m'attèle à une affaire. Au début, c'est une excitation. Tout nouveau tout beau ! Puis devant la somme des difficultés, la peur de ne pas être à la hauteur et de ne pas réussir à maîtriser les événements, j'ai tendance à flancher –

un peu comme dans ma vie de femme, finalement.

Je secoue la tête. Je ne vais pas encore me laisser envahir par le doute et la mélancolie. Il me faut persévérer et m'appuyer sur ce que je sais faire de mieux et ouvrir tous les champs des possibles.

J'effectue des filtres. Les données se trient, mes fichiers s'exportent. Tout l'écran est noyé par une multitude de fenêtres de recherche.

L'espoir revient : il en sortira bien quelque chose !

La journée a filé comme une étoile. Il est temps de rencontrer John, l'ingénieur de chez Adom Diffusion.

Je suis un peu émoustillée. Est-ce l'enquête ou le film que je me suis fait sur cette rencontre ?

J'arrive dans les locaux. Ce soir je soupe seule devant ma télé. L'ingénieur est un homme de quarante ans, avec toutes ses dents, mais plus de cheveux. Rédhibitoire pour moi. En revanche, super sympa et prêt à tout pour ce fichu bout de papier.

Il est encore plus passionné que moi pour cette affaire. Il doit regarder Cold case à la télé.

Il se saisit de la pochette plastique, met des gants (lui) et sort délicatement la feuille de papier.

Tout en découpant un angle, il part dans un monologue technique.

– Savez-vous que le papier est constitué de fibres microscopiques enchevêtrées et liées par une substance thermoplastique : la lignine. Il me saisit par le coude, m'invitant d'autorité à le suivre dans une visite guidée de la fabrique. Je ne peux qu'obtempérer.

– Regardez ! Vous pouvez voir que les fibres de cellulose sont extraites par des procédés mécaniques ici, ou chimiques là-bas. Ensuite, elles sont mises en suspension dans une grande quantité d'eau pour constituer la pâte à papier.

Nous entrons dans une nouvelle salle. Il y règne une forte chaleur et une odeur tenace me soulève l'estomac.

L'ingénieur ne semble pas le moins du monde incommodé et poursuit :

– Notre usine fabrique plusieurs dizaines de types de papiers. Dans les calandres, la feuille est chauffée puis comprimée et lissée.

Nous continuons cette visite en passant dans une pièce tempérée. Il était temps, car je commençais à me sentir défaillir dans cette moiteur et ce bruit. L'ingénieur continue :

– Ici, durant l'opération de bobinage, nous vérifions électroniquement chaque caractéristique : teneur en eau, lissage, densité, couleur, résistance, etc.

Une fois les vérifications terminées, le papier peut être stocké puis envoyé aux imprimeries.

Voilà mademoiselle, nous avons suivi la chaîne de fabrication du papier.

– Merci, c'était instructif ! (Si, si, je me suis prise au jeu, malgré mes vapeurs de belles-mères !) Mais comment allez-vous faire pour ma lettre ?

– Excusez-moi, j'en oublie l'essentiel. Les machines, les procédés techniques et adjouvants, entre autres, vont me permettre de connaître le lieu et l'année de fabrication, et plein d'autres éléments que je vous communiquerai.

– C'est super tout cela !

– Oui, quelques heures supplémentaires viendront à bout de cette énigme, à la seule condition. (Ah non, je n'irai pas dîner avec lui !) et il répète :

– La seule condition, c'est de me tenir informé.

(Je l'ai échappé belle !)

– Je n'y manquerai pas monsieur.

Et il me congédie sans aucune autre formalité.

Quel goujat ! Un peu d'attention, s'il te plaît, avec les dames. S'il procède ainsi, il restera seul ! À un détail près, c'est que l'ingénieur ne t'a pas dit qu'il était célibataire.

Il ne me reste plus qu'à rendre visite à Sacha, au commissariat central, à dix minutes à pied.

Passé le tourniquet, je le vois à l'accueil... Cette semaine ne va pas être *cool* pour lui.

Comme toujours, il est content de ma visite – son petit clin d'œil me le confirme.

Le temps qu'il se fasse remplacer par un collègue, nous voilà dans un bureau exigü, grisounet et tristounet, où trône un vieil ordinateur et des chaises dépareillées. L'une est bancale, l'autre en simili – du moins ce qu'il en reste. Le décor comprend aussi l'éternelle plante qui n'a plus de plante que le nom. La chlorophylle semble *s'être fait la malle*. Normal, il n'y a aucune lumière naturelle.

Ce bureau, je le connais bien. On y vient en transit, boire le café lors de mes visites, avant d'en être expulsés au bout de quelques minutes par les incessants dépôts de plaintes.

Ce soir-là, nous avons du pot, contrairement à la plante.

J'informe Sacha de l'affaire et lui montre la lettre et l'enveloppe. Il passe au peigne fin les pièces à conviction – lui, c'est un flic ! Il m'indique qu'il ne peut rien m'apporter de plus – c'est encore lui le flic ! Non, je suis vilaine !

– Demain, je déposerai ton trésor au service scientifique. Ils identifieront les empreintes – hormis les tiennes, bien sûr. Tu vas donc passer tes petits petons sur l'encre bleue afin de ne pas te faire inculquer pour dénonciation ! Et il rit de sa blague.

Redevenant sérieux, il m'explique qu'ils utilisent la ninhydrine, composé aromatique, comme révélateur d'empreintes digitales latentes - non visibles à l'œil nu. C'est là le meilleur procédé.

Sacha est toujours très professionnel. Les années de gendarmerie y sont pour beaucoup.

Mais il est aussi fantasque, dû à son nom de famille certainement. Il se nomme Bond. Véridique !

– Tu vas devoir attendre au moins quinze jours, car les délais sont longs et ils ont d'autres priorités. (Je croyais pourtant qu'il était Dieu le père ici !)

– Cela fait vingt-cinq ans que mon affaire a eu lieu. Je peux bien patienter quelques semaines. Je n'ai pas le choix si je veux des résultats probants, n'est-ce pas ?

– En effet, mais il y a une bonne nouvelle. J'ai accès au fichier central pour rechercher sur 1985 les événements, accidents, homicides, où la police de Toulouse est intervenue. Je solliciterai aussi mon copain gendarme.

– Génial ! Mais je ne sais pas si 1985 est l'indicateur décisif et

si Toulouse en est le lieu.

– Mouais, tu as raison. Attendons !

– Eh Sacha ! nous interrompt son collègue. C'est pour une fourrière, tu t'en occupes ?

– Désolé ma belle, le devoir m'appelle. Et sur ce, magistralement, il sort du bureau, m'invitant à le suivre pour repasser le portillon.

Je lui lance un bisou de la main et quitte le commissariat pour descendre dans les entrailles de la Terre.

La nuit s'est déjà installée, le froid lui tient la main et me saisit les miennes.



1985

*Méryl ne travaille pas aujourd'hui, comme tous les mercredis, d'ailleurs.*

*Méryl a trente-cinq ans, elle est mariée depuis plus de dix ans à Enzo. Ils ont un enfant, Hugo, âgé de deux ans.*

*Méryl, après son bac, est partie de sa montagne Ariégeoise pour venir à la ville dans les années 70.*

*Elle a pris pension chez sa tante Eva et son tonton Jean, suite à l'opération de son épaule, puis y est restée, car elle est comme leur fille.*

*Elle n'a jamais connu le chômage. Il faut dire que dans ces années-là, c'était le plein emploi. À l'époque, si tu voulais changer de boîte, il suffisait de démissionner et de gagner le trottoir d'en face.*

*Méryl était devenue infirmière puéricultrice au CHU de Rangueil. Dans le service des prématurés.*

*Ce métier la passionne, il faut dire que les enfants, elle les adore. Ils sont attachants, pleins d'innocence, et sont remplis d'espoir – même quand il n'y en a plus.*

*Elle travaille de nuit, tissant des liens inextinguibles avec ces anges. Elle les accompagne au-delà de ce qu'elle devrait.*

*Mais ses émotions ont pollué sa vie de femme et, inconsciemment, cela a retardé la venue d'un enfant.*

*Tous ces petits qui naissent avec des anomalies génétiques et que l'on place en soins intensifs dès les premiers instants de leur vie, endurant des souffrances inimaginables, trop petits pour exprimer leur douleur.*

*Alors, avoir des enfants, à quoi bon ?*

*Méryl avait connu Enzo alors qu'elle faisait ses courses sur le marché du cristal, après la place Jeanne D'Arc. C'était l'époque des minijupes. Les femmes s'émancipaient et, malgré son bras en écharpe, les hommes la suivaient du regard.*

*C'est vrai qu'elle est belle, Méryl. Elle ressemble à Romy Schneider.*

*C'est une femme sportive, intelligente, charismatique. Elle a ce sourire*

*qu'elle vous offre comme un présent et qui vous réchauffe le cœur. Sa gentillesse, son dévouement, sont sa marque de fabrique.*

*Elle est aimée de tous.*

*Enzo vendait des fruits et des légumes. Il l'avait repérée. Cela faisait quelques semaines qu'avec son bras toujours immobilisé, elle faisait ses courses. Il n'avait su résister à ces beaux yeux bleus ourlés de longs cils noirs. Un charme fou. Il avait engagé la conversation à propos de sa blessure. Puis, de fil en aiguille, les semaines passant, ils s'étaient donné rendez-vous et avaient fait plus ample connaissance.*

*En cette année 1985, Méryl est dans sa cuisine et prépare le repas du soir.*

*Elle attend sa petite-cousine, Sophie.*



### 3

Vendredi 19 novembre 2010

Ce matin, de ma fenêtre, je découvre le jardin. Il a revêtu son manteau blanc. Il a neigé. Si ! Il neige à Toulouse. *Pétard*, ça va être la pagaille !

Les trottoirs vont se transformer en une vraie patinoire. Les artères de la ville vont être le théâtre de scènes grotesques : des conducteurs au volant de leur voiture chaussée de chaînes, qui, à grands coups de volant, rendront la circulation inextricable.

Pensez-vous, deux malheureux centimètres de neige, ça aura fondu avant qu'ils aient refermé leur portière et allumé le moteur. Mais bon, le Toulousain ne jure que par sa voiture équipée de la sorte pour franchir tous les obstacles.

Avec les bouchons qui m'attendent aujourd'hui, je pars à vélo ! On va bien rigoler.

Mon choix a été judicieux, je suis la première au travail. Ce n'est pas le cas de tout le monde !

Toutes les occasions sont bonnes pour rester un peu plus longtemps sous la couette.

Moi, sous la mienne, il n'y a personne pour me retenir... Je ne désespère pas !

Mais revenons à cette lettre. Ce n'est donc pas ce matin, à cause des conditions météorologiques, que je vais pouvoir continuer mes recherches. Il va falloir jouer l'hôtesse d'accueil en attendant que tout le monde rapplique.

Et c'est le cas ! À peine installée, je n'arrête pas de décrocher, raccrocher, et d'entendre : *bonjour, je cherche à joindre madame untel, vous ne sauriez pas quand elle va arriver ?*

Et de répondre : *non, elle n'est pas là ! Oui, il doit y avoir des embouteillages. Rappelez plus tard.*

Quelques-uns de mes collègues ont réussi l'exploit d'arriver – il est tout de même treize heures. Ils vont se lamenter ou se vanter tout l'après-midi. *Mais c'est quand qu'ils bossent ?*

– Super que tu aies fait la standardiste ! me dit Léo. Il vient de Castres. Il a fait soixante-dix bornes pour venir, lui.

– Ouais, super ! Disons-le vite, car je me fais suer à faire ce job alors que j'ai des dossiers en attente. Tu n'as qu'à prendre le relai ! De mauvaise grâce, il s'installe et prend l'appel suivant.

Je vais enfin pouvoir contacter la Dépêche. Je n'ai même pas le temps de composer le numéro que... trop tard ! Le standard s'agite, sonnante, vibrant, réclamant toute mon attention. Ce n'est qu'en fin d'après-midi que j'arrive à joindre le standard – encore lui – de la Dépêche.

Avec ce que je viens de vivre, c'est avec une voix sympathique que je formule ma demande.

Une jeune femme m'informe que, pour l'année recherchée, je dois passer au siège et faire une requête pour accéder aux archives papier.

Il suffit de prendre rendez-vous. C'est une première pour moi. Je n'ai jamais eu à me rendre dans ces locaux. Nous convenons d'une visite pour le mardi suivant.

Satisfaite de cet appel et un peu fatiguée par la tension de la journée, je décide de ne pas traîner là. J'ai largement fait ma part. Ceux qui sont arrivés tard n'ont qu'à rester pour assurer le service. À moi le week-end.

Un franc soleil m'accueille au bas de l'immeuble, on se croirait au printemps.

Qui a dit qu'il neigeait ce matin ?

Lundi 22 novembre 2010

J'ai passé un super samedi. Le soleil a brillé toute la journée.

J'ai pu aller faire mon petit jogging au bord du canal.

Eh oui, je cours – pas seulement derrière les hommes ! Je cours pour le plaisir et surtout m'entretenir. Traces de cellulite obligent. Mais chut ! Et même si les hommes vous disent – pour arriver à leurs fins – que vous avez un corps de rêve, vous savez bien, les filles, que nous ne voyons, en les exagérant, que nos petits défauts.

Comme j'habite près du port Saint-Sauveur, je bénéficie d'un cadre idyllique pour courir le long des chemins de halage. Ce quartier de Toulouse a été créé par la famille Riquet. L'activité portuaire avec les bateliers et le service des Postes a disparu pour laisser place à la plaisance. L'après-midi, j'ai retrouvé ma copine Carolina pour faire du lèche-vitrine. En cette fin de mois, je n'ai pas trop les moyens de me faire des petits plaisirs. Ma carte bleue s'est mise en grève en attendant la semaine de Noël. Le soir, nous sommes sorties en boîte, draguant comme des folles. La chasse était ouverte, mais le gibier de qualité fut rare et aucune prise à ramener à la maison. Décidément, je deviens de plus en plus sélective. Il faudra que je revoie ma stratégie d'approche, ou ma stratégie tout court.

Le dimanche, sur la toile, l'araignée, là non plus, n'a pas fait mieux. Aucune invitation sur mon profil *Betty Boop*.

Alors, en soirée, je suis allée voir un bon film avec Brad Pitt.

Mais revenons-en au travail. Tout le monde était à son poste et j'ai eu droit à des remerciements. Un peu de reconnaissance fait tout de même plaisir.

J'ai avancé sur mes dossiers, surtout sur celui de la lettre anonyme avec les arborescences par tranche d'âge, bénéficiaire.

Mais comment faisons-nous avant Internet ?

Ma mère me dirait : *et le Minitel, qu'en fais-tu ? Je te rappelle que c'est l'ancêtre d'Internet et que c'est nous, les Français, qui l'avons inventé !* Certes, mais il suffit de voir ce qu'il en est advenu.

Mes recherches sur Google n'ont rien donné. Espérons que les archives papier soient plus concluantes.

Vivement demain. J'espère y trouver mon bonheur.

Demain n'est-il pas un autre jour ?!